

La ville hors de ses murs¹

The City Outside its Walls

Jacques Jawhar Vignet-Zunz
Ethnologue associé à l'IREMAM
Aix-en-Provence/Rabat

Abstract: The city and the village, urbanity and rurality are generally seen as exclusive to each other. Two realities by nature foreign. Indeed, it is generally admitted that the countryside has its mark in the city. But can the opposite be conceived? Here, we will try to identify the signs of urbanity that fit in their own way in rural areas. Taking a mountain society as a subject: the Jbala country in the Western Rif. Its proximity to a thousand-year-old crossroad, the Strait of Gibraltar, which has seen numerous cities grow this end of the Western Mediterranean, which soon arabized its population, which instilled in writing and in particular religious knowledge, which was favored by the merging of Fez and Cordoba in a common culture to which it served, precisely, as a transit route, the country of the Jbala, formerly known as Ghumâra, is a good ground for this new approach. But not the only one. Other reliefs offer the same configuration along the Mediterranean massifs of the Maghreb. And other spaces, such as the steppe and the desert, can be used to measure the close interconnection of the respective destinies of the city and the “countryside.”

More broadly, this phenomenon interrogates also at the level of broader areas of civilization. Such as the regression of the city in post-Roman Europe and, as a result, the refuge of scripturality into rural monasteries. It is therefore the question of the city's domination over the countryside, or its inability to achieve it, that arises in the background. But beyond that, what we need to question is the binary thought itself, which reduces the real to frontal oppositions of objects that a necessary classification will have – temporarily – isolated. Borders are never as sharp as they pretend. They ignore elements of one that may be in the other.

Keywords: Village, Rurality, Mountains and Deserts, Jbala, Crossroad, Corridor, Binarity.

Les signes de la ruralité dans la ville sont habituellement bien identifiés: dans ses produits (la campagne nourrit la ville et elle lui fournit la matière première de pratiquement toutes ses productions), dans sa force de travail (et ses quartiers d'habitation), dans des lieux significatifs (marchés, *fondouq*-s, portes) mais aussi dans certaines manières de penser et d'agir qui perdurent... L'inverse l'est moins. En sondant le rapport ruralité-urbanité c'est de cela qu'il est question: pourquoi n'évoque-t-on que très exceptionnellement la présence de traits citadins dans le village? Allons plus loin: lorsqu'un élément déjà identifié en ville se retrouve

1. Cette contribution reprend des thèmes présentés dans “*La communauté villageoise entre l'urbanité et le changement*,” *Bulletin économique et social du Maroc* (2005), après divers remaniements et ajouts.

dans la campagne, cela en fait-il nécessairement un trait *citadin*? Cette présence hors des murs ne peut-elle résulter que d'un emprunt de la seconde à la première?

Penser "village" c'est penser indissociablement deux choses: l'anti-urbanité et l'immuabilité. Du moins est-ce la vision la mieux partagée. Image à deux faces qui colle tellement à la peau de la communauté villageoise que l'on ne peut espérer s'en défaire sans un examen "au fond." La ville, dans la mesure où elle est pensée comme en rupture avec l'isolement, la permanence, la lenteur et l'arriération attribuées à la campagne, fait de l'une le double contradictoire de l'autre. Elles sont le revers l'une de l'autre. En quelque sorte, le village est le négatif de la ville.

Mais est-il si facile d'identifier une culture villageoise et une autre, citadine? C'est-à-dire de classer en deux colonnes la liste des attributs – qui deviendraient, de ce fait, antinomiques les uns des autres –, relevant de deux formations posées comme distinctes en leur essence? Si cette question est légitime, elle ne sera pas vraiment l'objet du présent essai. Je me limiterai à débusquer ces traits de l'une chez l'autre – sans non plus décider de leur paternité respective. Mais du moins en les invoquant en faveur d'une démarche qui exclut la pensée binaire.

Je vais aggraver le défi en interrogeant la montagne, censée être encore plus empêtrée dans ses lourdeurs que la campagne *lato sensu*. Ici s'accumulent les contraintes et s'aggravent les handicaps. Selon le sens commun, en tout cas. En effet, ce travail est d'abord le fruit d'une fréquentation des Jbala, société paysanne du Rif marocain: c'est là que s'est approfondie ma réflexion sur une circularité entrevue de la ville et de la campagne, de la ville et du village. On nourrira ces arguments en faisant accessoirement appel à une autre formation montagnarde, la Grande Kabylie algérienne.

1. Les Jbala du Rif marocain

Le Maroc du Nord est rassemblé autour d'une chaîne de montagne, le Rif, à l'allure modérée sinon en son môle central où sont les plus hautes crêtes. Ce môle central, barrière aux pluies atlantiques, fait que seule sa moitié occidentale est bien arrosée. Qu'en est-il des populations? Elles sont composites, du point de vue de la culture et de la langue. Elles sont en effet partagées par une frontière linguistique qui, *grossost modo*, traverse, elle aussi, le môle central. À l'ouest, les Jbala, arabophones d'une variante dialectale dite "arabe montagnard." À l'est, les Rifains proprement dits, amazighophones. Entre les deux, des petites poches, Ghmara et Senhaja, qui se différencient par le caractère plus ou moins prononcé de l'influence de la langue berbère dans des parlers déjà assez arabisés.

Il y a donc un Rif oriental, de moindre élévation et de climat sec, amazighophone, connu comme *Rif* (et ses habitants comme: *Riafa*, *Rwafa* ou *Rifiyyin*). Et un Rif occidental à l'individualité tout aussi marquée: physiquement parce que de forte pluviométrie, humainement parce qu'arabophone depuis des

siècles. Depuis trois, peut-être quatre siècles, le plus gros des populations du Rif occidental est connu sous le nom de Jbala (“gens de la montagne”), quand les textes classiques antérieurs les nommaient Ghumāra.

Les Jbala du Rif occidental sont donc une paysannerie très ancrée au terroir, dans un territoire bien arrosé situé à proximité d'un carrefour de routes maritimes et terrestres (le détroit de Gibraltar), ceinturé de cités depuis l'Antiquité; avec une densité de population très élevée; une organisation originale de l'habitat; des activités artisanales importantes et diversifiées; enfin une présence, peu commune en milieu rural, de noyaux lettrés conséquents. Il y a là autant d'indices qu'il faut pouvoir interpréter.

De l'habitat

La maison des Jbala-Ghmara est la seule au Maroc² à avoir une toiture à double pente, recouverte originellement de chaume. La technique est identique à celle qu'on trouve dans l'Andalousie méditerranéenne occidentale, mais encore en d'autres reliefs d'Afrique du Nord, dits telliens, notamment dans le Dahra et en Kabylie (Algérie) ainsi qu'en Khroumirie (Tunisie).

On n'y trouve cependant pas – ou plus – la couverture de tuiles creuses (ou rondes), fabriquées sur place, comme il en est en Kabylie ou à Testour (Tunisie). Mais cette couverture n'est pas inconnue pour autant. C'est même la seule région du Maroc où l'architecture domestique citadine ait utilisé la tuile creuse, celle-ci étant partout ailleurs réservée aux édifices princiers ou religieux. Le dernier témoin est aujourd'hui Chefchaouen mais, encore à la fin du XIX^{ème} siècle, des demeures de Ksar El-Kebir, Ouazzane, Tétouan avaient des toits de tuiles.³ Charles de Foucauld⁴ observe ces mêmes toits de tuiles chez les Akhmas, dans la campagne immédiatement au sud de Chefchaouen; quelques maisons en portent encore aujourd'hui, comme chez les Bni Hozmar, près de Tétouan.

De nombreux traits de l'espace domestique et de l'espace villageois des Jbala renvoient à un autre contexte, le milieu citadin. Il en est déjà ainsi des affinités de terminologie: à chaque fois un même terme pour tel aménagement, avec une même disposition et une même fonction. La boucle est bouclée: le vocabulaire de l'habitat renvoie à l'arabité qui renvoie à la citadinité. Il en est

2. Un doute vient d'être jeté sur la pertinence de cette affirmation. Le Pr Elmedlaoui a bien voulu me signaler un souvenir d'enfance: dans sa région d'origine, sur le versant méridional du Haut-Atlas, à la verticale de Taroudant, il avait vu construire des maisons à toit à double pente. De fait, une récente visite sur ce terrain a permis de visiter ce qui apparaissait comme peut-être la dernière de ces constructions encore sur pied. Il nous a été affirmé qu'autrefois tous les toits étaient de ce type, “à cause de la neige.” Voilà qui peut remettre en question quelques certitudes.

3. Nadia Erzini, “Jabli Architecture and its Relation to Urban Architecture of Northwestern Morocco,” in *Jbala: histoire et société: études sur le Maroc du Nord-Ouest*, coordination Ahmed Zougari et Jawhar Vignet-Zunz, Publications du Groupe pluridisciplinaire d'étude et de recherche sur les Jbala (Paris-Casablanca: Éditions du CNRS-Wallada, 1991), 361-71.

4. Charles de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc* (Paris: Société d'Éditions Géographiques, 1939).

encore ainsi d'autres fonctions (la "salle d'eau" à l'intérieur, la galerie couverte en façade), ou du soin porté au décor, etc.

| | Au village | En ville |
|-----------------|--|--|
| <i>dchar</i> | village (dans tout le Rif) | <i>dechra</i> : habitat rural groupé, en dur |
| <i>azaniq</i> | chemin, souvent pavé | <i>zenqa</i> : rue |
| (a) <i>mrah</i> | espace central du village, avec mosquée, cimetière, espace de jeu (chevaux) | <i>mrah</i> : petit patio, lieu central, aire de repos où on est à l'aise, au large |
| <i>sqaf</i> | toit de chaume, chaume destiné à la couverture du toit | plafond |
| <i>hawma</i> | quartier | quartier |
| <i>bit</i> | pièce d'habitation au rez-de-chaussée | pièce d'habitation |
| <i>ghorfa</i> | pièce d'habitation à l'étage | pièce en hauteur, parfois sur la terrasse, avec vue sur l'extérieur |
| <i>nbaḥ</i> | courte galerie couverte en retrait par rapport à la façade, petite véranda, loggia (étage et rez-de-chaussée) | couloir qui court le long des quatre murs de la cour et sur lequel ouvrent les pièces; il est abrité par le toit débordant ou, si le bâtiment est à étage, par le couloir qui dessert les pièces du haut |
| <i>stwan</i> | portail aménagé en petite construction fermée par deux portes (l'une sur rue, l'une sur cour); les hommes peuvent s'y réunir | vestibule (coudé) |

Comparaison entre deux terminologies de l'habitat

Du rapport à la cité

L'allure bocagère des villages des Jbala, où les demeures ne sont pas mitoyennes, les éloignent certes des *qsūr* présahariens, qu'on pourrait qualifier de civilisation citadine d'oasis, dont la muraille et la porte monumentale, mais aussi la mitoyenneté des maisons, soulignent l'allure urbaine – plus explicitement quand sont réappropriés les éléments de décor makhzénien. Les franges du désert ont-elles l'exclusivité de l'emprise citadine (avec une triple activité: arboricole et maraîchère, artisanale, marchande; le grand élevage étant la seule activité véritablement rurale)? Pourtant le Rif occidental évoque lui aussi d'autres configurations citadines avec cette organisation en chapelets des villages lorsqu'ils se succèdent autour des massifs le long de la ligne de résurgence des sources. Ainsi de ces capitales médiévales, Tahert, Sijilmassa, Taroudant, Meknès et d'autres, faites d'une "juxtaposition de localités tribales

éparpillées.”⁵ Ce que résument, sous un sous-titre explicite (“Un urbanisme saharien”), Patrice Cressier et al.: “Chacun de ces ensembles rend compte non pas d’un habitat concentré, mais de la juxtaposition en chapelet de noyaux de moyennes dimensions, justifiée non seulement par les conditions naturelles, mais surtout par l’organisation clanique du peuplement. Si les éléments fondamentaux de la ville sont bien présents: mosquée, forteresse et lieu de pouvoir [...], marché, artisanat, c’est à un urbanisme éclaté et diffus que l’on a à faire, à l’image d’autres centres pré-sahariens comme Sidjilmâsa, et plus encore le Dra ou le Taroudant primitif.”⁶

On voit que, dans la définition de la ville, la centralité et la concentration ne sont pas toujours conçues comme des attributs nécessaires.

Outre la morphologie physique des agglomérations, il importe de voir la façon dont ces montagnards s’organisent en communautés. Chaque village possède une mosquée de *khuṭba*, mosquée du vendredi, laquelle, autrefois, gérait au seul bénéfice de cette communauté les biens habous qui lui étaient affectés. Au début du XX^{ème} siècle, Michaux-Bellaire en parle ainsi: “L’idée de communauté musulmane sur laquelle est basé tout leur régime social s’applique uniquement à leur propre tribu et parvient à peine à s’étendre à la réunion de quelques tribus voisines les unes des autres, dans un intérêt commun.”⁷

Les Jbala apparaîtraient de ce point de vue comme une exception dans le monde rural. Pour dispersés qu’ils soient dans leurs vallées, ils se présentaient comme organisés en véritables “cités,” au sens que lui donnerait, imbu de culture classique grecque, un Masqueray. Et si les attributs du pouvoir d’État sont sans doute ce qui parachève la ville, la mosquée du vendredi, l’organe de délibération et de décision politiques (outre le marché, la forteresse et la muraille – excentré pour l’un, absentes pour les deux autres) étaient bien au cœur du village – cité des Jbala.

Exception encore que livre cet extrait consacré au pays Senhaja, dans le Rif méridional: “Le commerce se fait avec Fès et est d’autan plus actif que le pays Hyayna est traversé par la route qui relie Fès à Bâdis [...]. Proches de cette route, quelques villages prennent des allures de bourgs. L’un d’eux abrite

5. Voir notamment Brahim Zerouki, *L’imamat de Tahart. Premier État musulman du Maghreb (144/296 de l’hégire)*, vol. 1 (Paris: l’Harmattan, 1987), 20; Pierre Guichard, “Les villes islamiques aux premiers siècles de leur histoire,” in *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, dir. Cressier et Garcia-Arenal (Madrid: Casa de Velázquez -CSIC, 1998), 41.

6. Patrice Cressier, Mustapha Naïmi et abdelaziz Touri, “Maroc saharien et Maroc méditerranéen au Moyen Âge: le cas des ports de Nûl Lamta et de Badîs,” in *Afrique du Nord antique et médiévale. Spectacle, vie portuaire, religions*, V^e colloque international CTHS (Avignon, 1990) (Paris: Ed. du CTHS 1992), 397.

7. Édouard Michaux-Bellaire, “Quelques tribus de montagnes de la région du Habt,” *Archives marocaines* XVII (1911): 187-88.

“cent commerçants juifs,” [...]. [Ils] sont [...] aussi un témoignage de cette “urbanisation rurale.”⁸

Ce passage livre deux informations. D’abord, la référence à l’axe transnational qui, par Fès et le port méditerranéen de Bādis, relie le pays des Noirs à al-Andalus; c’est à propos de cet axe que l’auteur utilise l’expression “urbanisation rurale,” contribution lexicale importante à la problématique que je cherche à bâtir et sur laquelle je reviendrai. Ensuite, cette communauté juive signalée dans un de ces villages aux “allures de bourgs”: voilà donc l’hétérogénéité communautaire bien attestée dans le passé de ces montagnes du Nord, elle n’est plus l’apanage des seules zones présahariennes, ni de la ville.

Des savoirs techniques

La renommée des Jbala, des Ghmara et des Senhaja dans les métiers de transformation des produits de l’agriculture et de l’élevage, est ancienne. Les géographes arabes, les voyageurs étrangers des derniers siècles évoquaient les nombreux produits qu’ils fabriquaient et vendaient dans les petits marchés de piémont ou dans les grandes villes. Cette importante industrie domestique caractérisait les Jbala et leurs voisins Senhaja, achevant de leur donner cette allure de population laborieuse engagée dans une multitude d’activités économiques et transformant ses montagnes en une des régions les plus densément peuplées du pays.

De la scripturalité

Autre spécificité de la société des Jbala, le statut de l’écrit. Les Jbala sont réputés pour le nombre, la qualité et l’honnêteté de leurs *fujha* (jurisconsultes, plus largement lettrés). Les meilleurs sont passés par la Qarawiyyin et certains ont laissé leur nom parmi ceux des grandes familles de la ville de Fès. La plupart reviennent dans leurs villages, où ils entretiennent ces foyers de culture qui quadrillent leur province.⁹ Pour mémoire, rappelons cette autre société de montagne, les Swasa du Sud marocain, également connue pour leurs savants.

Densité des lettrés, donc. On a parlé de “msidiculture” à propos des Jbala; ou de “campagne savante”¹⁰ Ne pourrait-on opter pour “montagne savante”? Les raisons peuvent en être résumées en disant qu’il semble y avoir des indices concordants, de part et d’autre de la Méditerranée, non pas d’une affinité précise entre l’altitude et l’ascèse, mais d’une intense relation, en un temps T, entre montagne et ville, créant les conditions d’une implantation de l’écrit là où on ne l’attendait pas nécessairement. Un tel rapport villes-montagnes est nécessairement né d’un enchaînement de facteurs, mais il est sans doute

8. Grigori Lazarev, “Structures agraires et grandes propriétés en pays Hayaïna (Prérif),” *Revue de Géographie du Maroc* 9 (1966): 381-94.

9. Mohamed Mezzine, “Le temps des marabouts et des chorfa. Essai d’histoire sociale marocaine à travers les sources de jurisprudence religieuse. Le cas des Ghomara” (Doctorat d’État, Paris, 1988).

10. Respectivement Mohammed Abu-Talib et Néguib Bouderbala.

possible d'isoler, en première approximation, la demande forte de produits de la montagne, ou en transit par la montagne, à un moment du passé de ces régions. Ce qui ne retire rien à la pertinence d'autres facteurs liés plus particulièrement au conteste régional et qui ont pu façonner les Jbala (détroit de Gibraltar, Idrissides, sanctuaires mystiques, *jihād*).

Plusieurs auteurs ont signalé l'importance des campagnes dans la production d'un savoir religieux. Cela ne devrait plus être un facteur de surprise. Rappelons ce qu'a pu en dire Jacques Berque: “[...] les grandes zaouias du Sous et du Dir, foyers culturels, rayonnants jusqu'à Marrakech, et qui ne le cèdent en rien à la ville.”¹¹

2. Les Kabyles vus du Rif

La Grande Kabylie ou Kabylie occidentale, massif montagneux à l'est d'Alger, fait partie de cet ensemble de chaînes littorales qui traversent d'est en ouest les trois pays de l'Afrique nord-occidentale, parallèlement au rivage méditerranéen. Sur son flanc ouest, Alger; sur son flanc est, Constantine; sur son littoral, Béjaïa. Notons déjà le relief difficile, les grandes densités de population, la prédominance de l'arboriculture, la forte présence de l'écrit. Cette série de traits partagés entre le Rif occidental et ce massif – entre autres reliefs, mais c'est un autre débat –, justifie qu'on se pose la question d'une problématique commune.

De l'habitat

Il n'est pas uniforme, contrairement à des clichés tenaces. Les villages agglomérés des crêtes, dont on fait souvent l'archétype du village kabyle, se trouvent presque exclusivement dans le massif central et dans le nord-est de la Kabylie du Djurdjura. Ailleurs, les villages sont à mi-pente, souvent à proximité d'une source et beaucoup s'éparpillent en nébuleuses. Et le toit, *sqef*, est bien souvent en tuiles rondes.

De la citadinité et des couloirs

Ce qui frappait le voyageur dans le passé, c'était la difficulté de démarquer la capitale, Alger, des “grands villages” de la montagne, tant dans l'aspect que dans les activités, au point qu'il hésitait à appliquer à ceux-ci le terme de village. Voici le témoignage de Hamdane Khodja, contemporain de l'occupation française de l'Algérie: “J'ai visité moi-même les montagnes de Filaoucène, Zouaoua [...] où l'on trouve de grands villages qui ressemblent à nos villes. Tous les bâtiments sont construits solidement avec de la pierre et de la chaux; les toits couverts en tuiles, les mosquées avec des minarets, dans le genre de celles d'Alger [...]. J'apercevais de loin en loin des villes presque semblables aux environs de Béjaïa [...].”¹²

11. Jacques Berque, *L'intérieur du maghreb, XV^e-XX^e siècles* (Paris: Gallimard, 1978), 324.

12. Hamdan Khodja, *Le Miroir: Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger* (Paris: Sindbad, 1985), 56-8.

Camille Lacoste-Dujardin pousse plus loin cette idée en parlant d’“embryons de cité” et, ailleurs, d’“urbanisation en marche”: “Cette richesse artisanale et commerciale s'est accompagnée d'une organisation sociale et politique particulière en Kabylie [...]. Chez les uns comme chez les autres de ces riches artisans se sont en effet constituées des agglomérations, véritables embryons de cité, réunissant plusieurs villages voisins en un seul ensemble considéré comme tel par les étrangers et les habitants des autres villages du même groupe tribal [...].”¹³

Mais pourquoi ce processus avorté? C'est une question qui m'importe. L'exemple du Rif occidental pourrait aider à en comprendre les raisons, qui ne sont pas celles de l'auteure. Rappelons ce que disait plus haut Lazarev du pays Senhaja: “Le commerce se fait avec Fès [...]. Proches de cette route, quelques villages prennent des allures de bourgs.”

C'est l'existence de cette voie commerciale entre une capitale et son port qui pourrait bien faire la différence. La montagne, si elle est en soi un obstacle à la communication, peut tourner ce désavantage quand elle est littorale: alors, on la franchit. C'est aussi vrai quand elle est en bordure de désert: l'Anti Atlas, chemin obligé des caravanes venues du Soudan en route vers le port d'Essaouira (Mogador), en a été irrigué tout au long de son histoire et l'on connaît, entre autres, la description par al-Idrīsī du “pays du Souss” dont il relève le grand nombre de villages et dont il vante les céréales, les fruits, le sucre de canne, les étoffes...

Franchir les montagnes devient une opération rentable dès lors qu'elles se trouvent sur le trajet d'une route commerciale transnationale. Est-ce cela qui a manqué à la Grande Kabylie pour enracer dans le développement de ses montagnes une richesse qu'elle tirait du commerce au loin de ses produits plus que d'un transit local? En somme, qui *se tournait vers l'extérieur* plus qu'elle ne *s'ouvrait à l'extérieur*, dans un mouvement alterné?

Dans le Maroc du Nord, l'urbanisation en cours, faute d'un axe commercial maintenu à la suite de la rupture des relations avec la péninsule Ibérique, s'est limitée à deux essais réussis, Chefchaouen et, plus tard, Ouazzane.

Des savoirs techniques

Parmi les activités artisanales qui ont fait la réputation de ces montagnes d'Algérie, il y a, outre les lainages et la poterie, la métallurgie. Khodja, le plus ancien de ces témoins, confirme le savoir-faire multiple de ces populations:

13. Camille Lacoste-Dujardin, “Pourquoi n'y eut-il pas de villes en Kabylie marchande?,” in *La città mediterranea, Eredità antica e apporto arabo-islamico sulle rive del Mediterraneo occidentale e in particolare nel Maghreb*. Atti del Congresso Internazionale di Bari, 4-7 maggio 1988 (Napoli: Istituto Universitario orientale, 1993), 216.

“On y forge même des canons de fusil incrustés avec de l’argent, comme à Alger. On y fabrique des platines; on connaît la méthode d’extraire le fer de la terre; les habitants possèdent des mines de plomb, et du salpêtre en grande abondance; ils sont très industriels; leur industrie consiste principalement dans les fabriques de burnous fins et de couvertures de laines fines dont on pourrait faire usage dans les grandes villes. On y voit des ateliers où l’on frappe la fausse monnaie; ils ont une adresse et une capacité extraordinaires pour graver sur le métal et pour imiter toute espèce de monnaie [...].”¹⁴

De la scripturalité

Rien ne pourra mieux illustrer ce point que les précisions et le commentaire de Chachoua.¹⁵

“[...] Dans la Kabylie du XIX^{ème} siècle, “en pleine montagne irrédente,” existaient des maîtres connus et reconnus non pas par leurs pouvoirs magiques, superstitieux ou simplement par leur art proverbial et poétique, mais par leur savoir religieux, scripturaire et spécialisé [...]. Noms d’“élèves” [...] connus pour avoir acquis auprès d’autres grands maîtres [...] la science religieuse, mais aussi parce qu’ils étaient des auteurs de traités, de résumés, d’épîtres, etc... [...]. Tradition scripturale de l’époque où l’écriture était une passion privée, individuelle et non soutenue par un appareil éditorial ou de conservation.”

C’est une nouvelle réflexion et une nouvelle interrogation autour du paradigme de l’oralité et de la scripturalité que l’auteur propose.

3. De la paternité des innovations

De l’urbain dans le rural, donc? Orographie (montagnes littorales au relief accidenté sans être excessif), climat (forte pluviométrie), habitat (densité du peuplement, gros villages “à l’allure urbaine,” éléments “urbains” dans l’architecture), savoirs techniques (procédés ou aménagements insolites, artisanat parfois préindustriel), scripturalité (importants noyaux lettrés), autant de paramètres que partagent Rifains occidentaux et Kabyles occidentaux. Parmi eux, nombreux sont les éléments culturels chez les Jbala ou les Kabyles qui font écho au monde citadin. Relèvent-ils de la catégorie des emprunts et faut-il se reporter à l’ancienneté de la “ceinture urbaine” et du transit d’une voie commerciale internationale, pour l’une, à la proximité de grandes capitales (Constantine et Alger) et d’un port (Béjaïa) pour l’autre, qui sans doute singularisent ces régions?

14. Khodja, *Le Miroir*, 58.

15. Kamel Chachoua, *L’islam kabyle (XVIII^e-XX^e siècles): Religion, État et société en Algérie. Suivi de l’Epître (Rissala) d’Ibnou Zakri* (Alger, 1903) (Paris: Maisonneuve et Larose, 2001), 39-40.

Je me concentrerai sur deux des thèmes, le savoir technique et l'écrit. *Quid* de la tuile creuse, attestée depuis des siècles en pleine montagne rifaine,¹⁶ et encore à la fin du XIX^{ème} dans la tribu des Akhmas, au sud de Chefchaouen, tuile toujours en usage (et, bien sûr, fabriquée sur place) en Grande Kabylie? Du mur en pisé banché qu'on retrouve aussi bien dans les murailles impériales que, souvent, dans la construction rurale? Plus généralement: monter un mur en moellons, en briques crues ou en pisé banché, couvrir avec la tuile... est-ce que ce sont des techniques spécifiquement urbaines qui auraient migré? Ce qui ferait de la cabane la vocation indépassable de l'habitat rural? L'archéologie proche-orientale a depuis une vingtaine d'années une vision plus claire de la question:¹⁷ ces techniques de construction (la tuile exceptée) sont employées assez tôt par les premiers sédentaires (dont il est intéressant de noter qu'ils sont encore des chasseurs-cueilleurs et non des producteurs), il y a 7 ou 8 000 ans, c'est-à-dire... avant la naissance des systèmes étatiques et de la ville proprement dite.

Cette indécision persiste au vu d'autres techniques. On trouve dans le Rif occidental: application de la bielle au moulin à farine domestique, de la chute verticale au moulin à eau, du piston à la baratte, de l'arbre et de la vis à la pression de l'huile d'olive, du modèle horizontal et à deux rangs de lissoir au métier à tisser... Ces techniques et leurs instruments, qui traitent de produits de l'agriculture et de l'élevage, se retrouvent (ou ont pu se retrouver) en ville: emprunt? Le phénomène est plus marqué encore dans la Kabylie: extraction de fer, plomb et salpêtre; excellence dans les arts du feu (armuriers, faux-monnayeurs, bijoutiers, orfèvres, potières) et dans la fabrication de burnous et de couvertures... Bref, tout un artisanat de type préindustriel et une commercialisation qui occupent à temps plein des dizaines de villages: ces artisans se sont-formés en ville ou bien auraient-ils migré de la ville vers la campagne?

En réalité, pour cette longue suite d'innovations et d'inventions à la genèse obscure qui vont, tout au long des trois derniers millénaires, s'appliquer, en ville comme au village, au traitement des produits de la campagne, c'est-à-dire tirés de la nature, il va être bien difficile de démêler les généralogies. Voici, à propos de détours, le dernier état de la recherche sur le petit moulin à farine, à main et

16. Voir Patrice Cressier, Abdelatif El-Boudjaj, Hassan al-Figuigui et Jacques Vignet-Zunz, "Hajra al-Nasr, ‐capitale‐ idrisside du Maroc septentrional: archéologie et histoire (IV^e H. /X^e ap. J.-C.)," in *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, dir. Cressier et Garcia-Arenal (Madrid: Casa de Velázquez-CSIC, 1998), 329, qui signalent des débris de tuiles semi rondes à Hajra al-Nasr, ville-forteresse idrisside, donc du X^{ème} siècle, au cœur de la péninsule Tingitane, sur un de ses hauts sommet.

17. J.-P. Bracco, de l'ESEP-MMSH, m'a éclairé sur ce point et fourni une rapide bibliographie, notamment Jacques Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture: la révolution des symboles au Néolithique* (Paris: CNRS Éditions, 1994); Eric Coqueugniot, "Dja'de (Syrie), un village à la veille de la domestication (seconde moitié du IX^e millénaire av. J.-C.)," in *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*, dir. Jean Guilaine (Paris: Errance, 2000); Jean Guilaine (dir.), *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*, dir. Jean Guilaine (Paris: Errance, 2000), 63-79. Je l'en remercie.

à mouvement rotatif: c'est l'armée romaine qui a permis sa diffusion dans toute la Méditerranée, parce que facile à transporter. Ainsi, avant d'être l'instrument emblématique de la femme maghrébine, il a été celui du soldat d'empire.¹⁸

Si textes et fouilles permettent aujourd'hui de suivre la diffusion d'une technique et d'établir de la sorte sa région d'origine et dater son apparition, en revanche ses outils, instruments, machines ont une paternité directe insaisissable, au moins jusqu'au XIV^{ème} siècle et aux "ingénieurs de la Renaissance."¹⁹ Ceux-ci sont, cette fois, de vrais "savants," écrivant dans la ville et pour la ville, c'est-à-dire pour les gens politiquement et économiquement influents. Plus loin dans le passé, beaucoup a dû se jouer entre petits paysans, contremaîtres d'exploitations rurales, maîtres-artisans, grands propriétaires soucieux de coûts, et l'ingéniosité devait être largement partagée: "Dans le monde médiéval [...], l'état de complexité mécanique est réduit, si on le compare au nôtre, [...]. C'est moins d'un savoir dont ont besoin les constructeurs du temps, ce dernier est peu important, que d'un savoir-faire. L'engrenage réalisé par un charpentier pour un moulin à vent demande davantage de savoir-faire que de connaissances théoriques."²⁰

Quant à l'écrit, peut-on sans hésiter le classer comme un attribut de la citadinité? Il n'est pas question de trancher ici en quelques mots. Qu'il soit un fait urbain, greffé en milieu montagnard; ou qu'il soit, au contraire, en montagne (comme dans les déserts), *sui generis*, dans le sens où l'islamisation y a introduit de bonne heure l'écrit – effaçant son caractère de produit étranger importé –, le fait religieux situe ces populations montagnardes (ou ces autres, sahariennes) sur le même plan que les villes: l'écrit est ici à la base d'une science religieuse reconnue jusque dans les capitales. Il en ressort que la masse des écrits consacrés à l'*adab*, aux règles de la vie en communauté, est un patrimoine partagé par les citadins et les villageois.

Pourtant, l'archétype urbain dans les représentations opère à fond. Or, à reproduire comme idéal-type, comme modèle "orthodoxe," universel, celui du notable citadin, fin lettré, puritain, homme de la mesure et du juste milieu, ennemi du désordre dans le domaine de la foi et dans celui du monde, on ne fait que reproduire un point de vue de classe. Les normes du bon croyant ne sont pas édictées par une catégorie sociale, qui plus est détentrice, derrière la revendication d'un quasi-monopole sur l'écrit, d'un accès privilégié aux richesses et au pouvoir. La scripturalité, répétons-le, n'est pas l'apanage de l'élite urbaine (ni l'illettrisme celui de la campagne, il est largement représenté dans la ville). Par ailleurs, celle-ci est loin de pouvoir – ni de vouloir, en fait – exclure des cercles du savoir les importants contingents de savants que produit le monde rural.

18. Georges Comet, *Le paysan et son outil. Essai d'histoire technique des céréales (France, VIII^e-XV^e siècle)*, Collection de l'École Française de Rome 165 (Rome: École Française de Rome, 1992), 388.

19. Comet, *Le paysan et son outil*, 36.

20. Ibid., 31.

Le rapport ville/campagne sur la longue durée

Densité de population, savoir-faire, lettrés, voie internationale sont les paradigmes d'une montagne qui rompt avec le schéma habituel où elle est tenue pour un milieu hostile, lieu de refuge forcé plutôt qu'établissement choisi, domaine enfin de l'anti-urbanité, pauvre en vie intellectuelle et en savoirs. Le Rif occidental (et la Grande Kabylie) nourri par ses liaisons anciennes et multiples avec la ville – et donc avec l'État –, fait la démonstration qu'en ces domaines comme en d'autres, il n'y a pas de différence de nature entre ville et campagne, où par "campagne" on entend "campagne habitée," c'est-à-dire le village ou le cercle de tentes. Certainement un rapport inégal. Certainement plus de scripturaire en milieu urbain que rural, mais avec un clivage qui suit le sens vertical couches supérieures/couches populaires et non pas ville/campagne, de sens horizontal. Le fait premier est l'unité à laquelle ils participent.

Cela m'amène à un autre type d'interrogation. Qu'on me permette de l'esquisser. Et de m'immiscer dans les affaires de l'Histoire. Cette importance de l'instruction dans certaines zones rurales, est-elle à intégrer au schéma d'une apogée des villes musulmanes après le IX^{ème} siècle et de leur "stagnation" après la fin du XIV^{ème}?²¹ Où cette dernière serait une manifestation parmi d'autres (dont l'affaiblissement de l'État) du déclin économique, social et culturel qui gagne l'aire arabo-islamique? Ce fait que l'on constate dans certaines "campagnes" (montagnes, déserts), cette existence de grands foyers de lettrés, pourrait-il être rapporté à la régression urbaine? Il faut pour cela se souvenir qu'en Europe occidentale, depuis la fin de l'empire romain d'Occident, les intellectuels sont à la campagne, dans les monastères, en tout cas jusqu'à la renaissance des villes entre les X^{ème} et XIII^{ème} siècles. Le même schéma, mais inversé (puisque les villes ne dominent pas les campagnes), peut-il servir dans le cas de figure, postérieur, des pays d'islam où l'on constate la coexistence des lettrés en ville et à la campagne?

Peut-on faire appel à un autre type d'explication, plus controversé? Dans le monde arabo-musulman, on l'a dit, la ville (c'est-à-dire le pouvoir d'État et une classe marchande ascendante, forces à la fois rivales et complémentaires) montre son incapacité à dominer la campagne, qui reste tribale: les ruraux, ici, sont armés; ceci à l'inverse du processus qui ouvre l'Europe occidentale aux Temps modernes: l'essor lié de la bourgeoisie et de la ville a progressivement exclu le savoir savant du monde rural, elles en ont acquis le quasi-monopole. Ce serait alors l'absence de ce phénomène – l'essor de la bourgeoisie et la suprématie de la ville sur la campagne – qui aurait pu favoriser le maintien (ou l'expansion?) du savoir savant dans les campagnes des pays d'islam? Et, de ce fait, aurait contribué à prolonger la parité (qui n'est pas, on le sait, l'égalité, mais plutôt l'affirmation d'une nature commune) entre culture villageoise et culture

21. Jean-Claude Garcin, "Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans," *Annales islamologiques* 25 (1991): 289-304, et, sur cette étude, le commentaire de Guichard, "Les villes islamiques."

citadine? Ce ne sont pas des questions que je pensais pouvoir régler ici, les poser peut suffire au présent débat.

Dans le Rif et la Kabylie, mais sans doute ailleurs, le village partage nombre d'attributs avec la ville. Faut-il donc penser la différence entre les pôles ville/campagne en termes de degrés et non plus de nature? À ce stade, il peut y avoir deux façons de voir les choses. D'abord celle-ci: on peut effectivement identifier (séparer) le village, d'un côté, la ville, de l'autre, car il faut bien les désigner conformément au sens commun. Mais ils font système, ils sont l'un et l'autre producteurs de quelque chose. De quoi? En première approximation: d'un *homo islamicus*, un "citoyen" conforme dans ses codes aux canons coraniques. Ils en sont coproducteurs: les règles de la vie en société ne sont pas de nature différente entre ces deux milieux puisqu'ils sont informés par les mêmes sources. Il y a certes un dégradé, une perte d'information qui peut frapper des catégories sociales en situation d'être plus éloignées de ces sources, mais cela est vrai dans les deux cas, ville et campagne. C'est la *'āmma*, non la *khāṣṣa*, qui est le cadre de référence où s'ancre le Message. Ainsi partirait-on du point de vue interne à la civilisation considérée, l'Islam en l'occurrence.

Mais on peut aussi considérer le problème d'un point de vue externe, à plus large échelle et sur la longue durée: c'est la seconde façon de voir les choses. Depuis le Néolithique, le processus s'active par lequel l'homme apprend à densifier et à complexifier ses relations. Les agglomérations se hiérarchisent. À un pôle, les villes (ces agglomérations qu'ont grossi leur présence sur un itinéraire devenu majeur, ou la proximité d'une ressource rare) sont incontestablement le lieu où s'accélèrent le cours des choses, les processus de communication, de production, d'échange, d'innovation... Elles n'ont pas le monopole de ces opérations, mais elles en feraient plus. Maintenant: y a-t-il accumulation seule? Le processus cumulatif (densification, diversification, intensification) placerait-il les deux extrêmes, du "moins" au "plus," en une sorte de continuum dont le plan serait simplement incliné vers le haut? Conclure à une seule différence de degrés n'est-ce pas courir le risque de diluer notre perception du réel en introduisant une confusion entre les termes, bref de conclure que "tout est dans tout" ("la ville est un grand village" ou "le village, une petite ville") et de s'interdire ainsi de penser le réel? Il faut plus probablement avoir recours à la notion de saut qualitatif. Globalement, quels que soient les termes de son association avec d'autres formes d'organisation (le village du sédentaire ou le campement de l'éleveur partageant avec la ville un ensemble de traits morphologiques ou culturels), la ville (et le pouvoir d'État qui lui est associé) est un lieu d'accélération de l'humanisation.

Si la constante c'est l'accélération, la révolution dans les communications (travailler chez soi) peut, à long terme, réintroduire la petite échelle dans le mode d'organisation du développement humain et ne pas laisser le gigantisme comme seule perspective. Et par là nous amener à reconnaître que la taille, la

densité ne soient plus nécessairement facteurs constitutifs de “civilisation,” c'est-à-dire facteurs d'accélération du processus d'humanisation (densification, diversification, intensification). Alors comprendra-t-on mieux que le village – la campagne habitée – ait pu être défini, dans l'aire arabo-musulmane, comme une cité en réduction produisant une culture de même nature, pour l'essentiel, que celle de la ville. En d'autres termes qu'il ait été coproducteur, avec la ville, de “civilisation.” On comprendra mieux pourquoi cela n'a pas nécessairement conduit à une dépréciation ni à un déclassement de l'établissement humain en campagne, qu'il soit village ou cercle de tentes.

Car la tente, la steppe ne sont pas indifférentes à la ville, quoi qu'on en ait dit. Pour faire bref, arrêtons-nous à la péninsule Arabique, à la Mecque. Quelques mots sur cette liaison contradictoire entre une formule pastorale armée et une entreprise marchande et intellectuelle. Rappelons d'abord combien la Mecque est marquée par son origine bédouine: trois générations seulement séparent le prophète Muhammad des Bédouins Qoraych qui s'emparèrent, au détriment d'un autre groupe bédouin, de ce modeste carrefour caravanier et religieux. Tirant tout le parti possible de la ruine des royaumes sud-arabiques et de la tension entre Sassanides et Byzantins et, par conséquent, du déclin des routes maritime et continentale, ces Bédouins se muèrent en habiles et hardis marchands gagnés par les influences cosmopolites de l'époque. En quelques années, on va voir ces marchands entreprenants se muer en généraux lançant sur des champs de bataille toujours plus éloignés leurs cousins de la steppe et du désert à peine rassemblés – puis, aussi vite, devenir dirigeants d'empires – et leur cité des steppes se transformer en pôle mystique pour des dizaines de millions de fidèles.

Ce grand déversement de la péninsule Arabique sur le monde agro-marchand de la Méditerranée et de l'Orient antiques prend la forme d'une entreprise à deux faces: l'expansion islamique c'est à la fois la reprise immédiate de l'héritage byzantino-persan, l'assimilation de sa machinerie bureaucratique en même temps que de sa vision universaliste et syncrétique, *et* le déploiement de contingents nomades. C'est, contradictoirement, l'expansion du message “arabe” (une langue, une culture, transcendées par la Révélation) et d'une armée de *'Arab* (c'est-à-dire de Bédouins). Cette dualité contamine chacun de ses composants: le message amalgame des principes de la société bédouine à ceux des vieilles sociétés agro-marchandes; l'armée (et, au Maghreb, son relais ultérieur, les Banu Hilal) garde sa vocation prédatrice et “pastoralisante,” mais y joint une double fonction: l'islamisation, en ce sens qu'elle se fait l'instrument (à vrai dire passif) de la propagation de la foi, et l'arabisat, par la diffusion d'une langue, de techniques et de représentations provenant de la *bādiya* arabique.

La steppe, la plaine-et-la-montagne irriguées, la ville sont interdépendantes. Il est évident qu'on ne peut comprendre leur histoire en les isolant les unes des autres. De ce complexe, la ville, entrepôt et principal centre de transformation

et de consommation de matières premières, est un lieu privilégié. Terrain de rencontre des horizons les plus disparates, la ville a su préparer et favoriser les conditions de la fusion – certes potentiellement conflictuelle – des formes élaborées ailleurs à partir de l’irrigation ou du pastoralisme. C’est de cette fusion que jaillirent, en un court moment historique, les fondements de la nouvelle carte de l’Ancien Monde.

On peut, à ce point, aller plus loin en effectuant un détour par Ibn Khaldûn. Quand il fait référence à la notion de ‘omran on aurait tort d’y voir le recours à une classification qui exclurait le nomade de la “civilisation,” entendue comme cadre de l’humanisation: “L’homme, de sa nature, est citadin,” dit²² Et là, “cité” est pris pour “société.” Quand il distingue le nomade du sédentaire, il ne retire pas au premier sa qualité “d’homme en société” (“en cité”). Et si on se permettait d’élargir sa catégorie de “nomade” à tout ce qui est hors de l’urbain, disons à “la campagne,” on reconnaîtrait bien à celle-ci sa capacité à permettre la vie en société. On reconnaîtrait bien l’appartenance de l’homme de la campagne – du villageois ou de l’éleveur –, à la “cité” c’est-à-dire sa pleine qualité d’“animal politique,” si l’on suit Aristote, c’est-à-dire, encore une fois, d’homme en “cité” (*polis*).

Mais en interrogeant le binôme ville-campagne, j’avais un autre souci. Je me proposais d’écarter une représentation trop exclusivement binaire du réel, une vision qui privilégiait la coupure sur la continuité, la médiation, la transaction; et de privilégier au contraire les liaisons et les échanges. Les représentations binaires, par opposition à une approche dialectique, ont le défaut de taire les éléments de l’un qui peuvent se trouver chez l’autre. À la fois chez l’un et chez l’autre. Au-delà d’une approche en termes d’exclusion (“c’est cela et pas autre chose”), on soulignera la contradiction, lourde de paradoxes, dont tout objet est porteur. Les frontières ne sont jamais aussi tranchées qu’elles ne se donnent. *La ville n'est pas que dans la ville*. La “cité” non plus.

Bibliographie

- Barthélémy, Adrien. *Dictionnaire arabe-français. Dialectes de Syrie: Alep, Damas, Liban, Jérusalem*. Paris: Paul Geuthner, 1969.
- Basagana, Ramón, et Ali Sayad. *Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie*. Mémoires du CRAPE, XXIII. Alger: SNED., 1974.
- Berque, Jacques. *L'intérieur du maghreb, XV^e-XX^e siècles*. Paris: Gallimard, 1978.
- Bourdieu, Pierre. *Sociologie de l’Algérie*. Paris: PUF., 1958.
- Cauvin, Jacques. *Naissance des divinités, naissance de l’agriculture: la révolution des symboles au Néolithique*. Paris: CNRS Éditions, 1994.
- Chachoua, Kamel. *L’islam kabyle (XVIII^e-XX^e siècles): Religion, État et société en Algérie*.

22. Ibn Khaldûn, *Prolegomènes historiques*, traduction par Wm MacGuckin de Slane, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques XIX (Paris: Imprimerie Impériale, 1862-1868), 86. Cité par Emile-Félix Gautier, *Le passé de l’Afrique du Nord. Les siècles obscurs* (Paris: Payot, 1952), 95.

- Suivi de l'Epître (Rissala) d'Ibnou Zakri (Alger, 1903).* Paris: Maisonneuve et Larose, 2001.
- Comet, Georges. "Le statut intellectuel des savoirs agricoles au Moyen Âge, référents et vecteurs." In *Traditions agronomiques européennes. Elaboration et transmission depuis l'Antiquité*, dir. François Sigaut et Marie-Claire Amouretti, 27-41. Paris: Éd. du CTHS, 1998.
- _____. *Le paysan et son outil. Essai d'histoire technique des céréales (France, VIII^e-XV^e siècle)*, Collection de l'École Française de Rome 165. Rome: École Française de Rome, 1992.
- Coqueugniot, Eric., "Dja'de (Syrie), un village à la veille de la domestication (seconde moitié du IX^e millénaire av. J.-C.)." In *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*, dir. Jean Guilaine, 63-79. Paris: Errance, 2000.
- Couleau, Julien. *La paysannerie marocaine*. Paris: Éditions du CNRS, 1968.
- Cressier, Patrice, Abdelatif El-Boudjay, Hassan al-Figuigui et Jacques Vignet-Zunz. "Hajra al-Nasr, "capitale" idrisside du Maroc septentrional: archéologie et histoire (IV^e H. /X^e ap. J.-C.)." In *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, dir. Cressier et Garcia-Arenal, 305-334. Madrid: Casa de Velázquez-CSIC, 1998.
- Cressier, Patrice, Mustapha Naïmi et abdelaziz Touri. "Maroc saharien et Maroc méditerranéen au Moyen Âge: le cas des ports de Nûl Lamta et de Badîs." In *Afrique du Nord antique et médiévale. Spectacle, vie portuaire, religions*, V^e colloque international CTHS (Avignon, 1990), 393-407. Paris: Ed. du CTHS 1992.
- De Foucauld, Charles. *Reconnaissance au Maroc*. Paris: Société d'Éditions Géographiques, 1939.
- Erzini, Nadia. "Jabli Architecture and its Relation to Urban Architecture of Northwestern Morocco." In *Jbala: histoire et société: études sur le Maroc du Nord-Ouest*, coordination Ahmed Zouggari et Jawhar Vignet-Zunz, Publications du Groupe pluridisciplinaire d'étude et de recherche sur les Jbala, 361-71. Paris-Casablanca: Éditions du CNRS-Wallada, 1991.
- Garcin, Jean-Claude. "Le Caire et l'évolution urbaine des pays musulmans." *Annales islamologiques* 25 (1991): 289-304.
- Gautier, Emile-Félix. *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*. Paris: Payot, 1952.
- Guichard, Pierre. "Les villes islamiques aux premiers siècles de leur histoire." In *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, dir. Cressier et Garcia-Arenal, 37-52. Madrid: Casa de Velázquez-CSIC, 1998.
- Guilaine, Jean (dir.). *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*. Paris: Errance, 2000.
- Ibn Khaldûn. *Prolégomènes historiques*, traduction par Wm MacGuckin de Slane, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques XIX. Paris: Imprimerie Impériale, 1862-1868.
- Khodja, Hamdan. *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*. Paris: Sindbad, 1985.
- Lacoste-Dujardin, Camille. "Pourquoi n'y eut-il pas de villes en Kabylie marchande?." In *La città mediterranea, Eredità antica e apporto arabo-islamico sulle rive del Mediterraneo occidentale e in particolare nel Maghreb*. Atti del Congresso Internazionale di Bari, 4-7 maggio 1988, 381-394. Napoli: Istituto Universitario orientale, 1993.
- Lazarev, Grigori. "Structures agraires et grandes propriétés en pays Hayaïna (Prérif)." *Revue de Géographie du Maroc* 9 (1966): 381-94.
- Mezzine, Mohamed, et Jacques Jawhar Vignet-Zunz. "Retour sur les sociétés de montagne au Maghreb: *fuqahā'* et soufis du *Bilād Ḍumāra* (XI^e-XVII^e siècles) à l'épreuve

- des réformes de la pratique religieuse.” *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 135 (2014): 77-98.
- _____. “Le temps des marabouts et des chorfa. Essai d’histoire sociale marocaine à travers les sources de jurisprudence religieuse. Le cas des Ghomara.” Doctorat d’État, Paris, 1988.
- Michaux-Bellaire, Édouard. “Quelques tribus de montagnes de la région du Habt.” *Archives Marocaines* XVII (1911): 187-88.
- Mission scientifique du Maroc. *Rabat et sa région. IV. Le Gharb (les Djebala)*, Villes et tribus du Maroc, vol. 6. Paris: Ernest Leroux, 1918.
- Ricard, Prosper. “Arts jbaliens et rifains dans Rif et Jbala.” *Bulletin de l’Enseignement Public du Maroc* 71 (1926): 63-7.
- Vignet-Zunz, Jacques Jawhar. “Outils insolites, outils défaillants et savantes montagnes.” In Des outils, des machines et des hommes. Études offertes à Georges Comet, éditées par Aline Durand, *Cahiers d’Histoire des Techniques* 8. Aix-en-Provence: Publications de l’Université de Provence, 2011.
- _____. “La communauté villageoise entre l’urbanité et le changement.” *Bulletin Economique et Social du Maroc* (2004): 12-22.
- _____. “À propos de spécificités: Rif, montagnes et bassin méditerranéen.” In *Las montañas del Mediterráneo*, dir. Ortega Santos y Vignet-Zunz. Working Papers 4. Granada: Diputación Provincial de Granada, Centro de Investigaciones Etnológicas-Angel Ganivet, 2003.
- _____. “Dynamisme montagnard et mobilité au maroc.” In *La montagna mediterranea: una fabbrica d'uomini? mobilità e migrazioni in una prospettiva comparata (secoli XV-XX)*. Actes colloque sous la dir. de Dionigi Albera et Paola Corti, Cuneo 8-10 octobre 1998, 211-29. Cavallermaggiore: Ed. Gribaudo, 2000.
- _____. “Une paysannerie de montagne productrice de *fuqahā*. Les Jbala, Rif occidental, Maroc.” In *L’islam pluriel au Maghreb*, dir. S. Ferchiou, 201-20. Paris: CNRS Éditions, 1996.
- _____. “Repères pour une étude sur les *fuqahā*’ du Maroc.” *Annuaire de l’Afrique du Nord* XXX (1993): 1097-1118.
- Zerouki, Brahim. *L’imamat de Tahart. Premier État musulman du Maghreb (144/296 de l’hégire)*. Paris: l’Harmattan, 1987.

العنوان: المدينة ما وراء الأسوار وخارجها

ملخص: يُنظر عموماً إلى المدينة والقرية والحضر والبادية على أنها متعارضة. حقيقة أن أجنبيةان بطبيعتهما. بالطبع نعترف بأن للبادية بصماتها في المدينة. لكن هل يمكن رؤية العكس؟ سنسعى هنا لتحديد علامات التحضر التي تشكل جزءاً من الفضاء البدوي بطريقتهم الخاصة. من خلالأخذ المجتمع الجبلي كموضوع: بلد جبالة في الريف الغربي. قريها من مفترق طرق عمره ألف عام، وهو مضيق جبل طارق، والذي وفر المدن بكثرة في نهاية غرب البحر الأبيض المتوسط، والتي استعرب سكانها في وقت مبكر، وغرس في وقت مبكر الكلمة المكتوبة وخاصة المعرفة الدينية، والتي كان يفضلها الاجتماع في فاس وقرطبة في ثقافة مشتركة خدمتها ، على وجه التحديد ، كطريق عبور ، بلاد جبالة ، التي كان يطلق عليها سابقاً غماراء ، توفر أرضية جيدة لاختبار هذا النهج الجديد. لكن ليس الوحيد. تقدم النقاش الآخر نفس التكوين على طول سلسلة جبال البحر الأبيض المتوسط في المغرب العربي. والأماكن الأخرى ، مثل السهوب والصحراء ، يمكن أن تستخدم لقياس التداخل الوثيق بين مصادر كل من المدينة و”البادية.“

وعلى نطاق أوسع، تطرح هذه الظاهرة مشكلة على مستوى مناطق واسعة من الحضارة مع تراجع المدينة في أوروبا ما بعد الرومانية، وبالتالي، ارتداد الكتابة في الأديرة القروية. لذا فإن مسألة سيطرة المدينة على الbadia، أو على العكس من ذلك، عدم قدرتها على تحقيق تلك السيطرة، هي التي تبرز في الخلفية. ولكن حتى أبعد من ذلك، فإن ما يجب طرحه هو التفكير الثنائي في حد ذاته، مما يقلل في الواقع من تعارضات أمامية للأشياء التي سيكون لها تصنيف ضروري يظل "مؤقتاً" معزولاً. إن الحدود ليست دوماً واضحة العالم كما تمنح لأنفسهم. فشلوا في استبعاد عناصر أحدهما التي يمكن العثور عليها في الآخر.

الكلمات المفتاحية: القرية، الbadia، الجبال والصحاري، جبال، مفترق الطرق، ممر، ثنائية.

Titre: La ville hors de ses murs

Résumé: La ville et le village, l'urbanité et la ruralité sont en général vus comme exclusifs l'un de l'autre. Deux réalités par nature étrangères. Certes, on admet que la campagne ait ses marques en ville. Mais l'inverse peut-il se concevoir? On s'efforcera ici de relever les signes de citadinité qui s'inscrivent à leur manière dans l'espace rural. En prenant une société de montagne comme sujet: le pays Jbala dans le Rif occidental. Sa proximité à un carrefour millénaire, le détroit de Gibraltar, qui a abondamment pourvu de cités cette extrémité de la Méditerranée occidentale, qui a tôt arabisé sa population, tôt instillé l'écrit et notamment le savoir religieux, qui s'est vu favorisé par la réunion de Fès et Cordoue en une culture commune à laquelle il servit, précisément, de voie de transit, le pays Jbala, autrefois appelé Ghumâra, est un bon terrain où éprouver cette nouvelle approche. Mais pas le seul. D'autres reliefs offrent la même configuration le long des massifs méditerranéens du Maghreb. Et d'autres espaces, comme la steppe et le désert, peuvent servir à mesurer l'étroite imbrication des destins respectifs de la ville et de la "campagne."

Plus largement, ce phénomène pose un problème au niveau des grandes aires de civilisation avec la régression de la ville dans l'Europe post-romaine et, conséutivement, le reflux de l'écrit dans les monastères ruraux. C'est donc la question de la domination de la ville sur la campagne, ou au contraire de son incapacité à la réaliser, qui se pose en arrière-plan. Mais encore au-delà, ce qu'il faut interroger c'est la pensée binaire en elle-même, qui réduit le réel à des oppositions frontales d'objets qu'un nécessaire classement aura – provisoirement – isolés. Les frontières ne sont jamais aussi tranchées qu'elles ne se donnent. Elles ont le défaut d'exclure les éléments de l'un qui peuvent se trouver chez l'autre.

Mots-clés: Village, ruralité, montagnes et déserts, Jbala, carrefour, corridor, binarité.